
Représentations de l'espace fin du Moyen Âge – époque moderne
**Représentations de l'espace, fin du Moyen Âge –
époque moderne**

Georges Tolia



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1947>

DOI : 10.4000/ashp.1947

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 130-138

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Georges Tolia, « Représentations de l'espace, fin du Moyen Âge – époque moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 148 | 2017, mis en ligne le 25 septembre 2017, consulté le 02 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1947> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1947>

REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE, FIN DU MOYEN ÂGE – ÉPOQUE MODERNE

Directeur d'études : M. Georges TOLIAS

Programme de l'année 2015-2016 : *Projets cosmographiques, XV^e-XVI^e siècle : îles et détroits.*

« Je veux faire la description de la terre, tâche difficile et peu propice à l'éloquence parce qu'elle consiste essentiellement en noms de peuples et de lieux et en leur agencement plutôt confus... ». C'est en avouant sa perplexité face à la confusion de l'agencement du monde que Pomponius Mela devait commencer au premier siècle de notre ère son récit « cosmographique » (*de chorographia*, 1.1). Proposer une représentation du monde présuppose une conception d'ensemble et un travail d'organisation interne à partir des repères généralement admis. L'étude de l'adoption de l'agencement ethnoculturel régional par la cosmographie du xv^e au xvi^e siècle, entreprise au cours de l'année 2014-2015, a démontré la nécessité d'explorer la place des repères naturels dans l'agencement spatial adoptés entre la fin du moyen âge et l'aube de la modernité, et en particulier les îles et les détroits.

I. Les îles

Toujours présentes dans l'intelligence humaine de la nature, les îles devaient acquérir une importance nouvelle lors de l'éveil de l'activité maritime et de la mise en place des réseaux de communication et d'expansion coloniale. Entre la fin du Moyen Âge et l'aube de la modernité, les îles cessèrent d'être l'objet d'une géographie marginale et souvent extraordinaire pour occuper à nouveau le centre de l'attention. Graduellement, l'île devient un outil intellectuel pour penser l'espace; elle apparaît comme l'élément privilégié d'une géographie des origines mais aussi d'une géographie en puissance, dont la forme et le contenu peuvent être recomposés à l'infini, selon la variété des objectifs cosmographiques. L'île allait ainsi figurer parmi les premières options de la géographie moderne naissante, dans sa vocation à proposer une représentation ordonnée du monde, présentant une unité spatiale susceptible de s'appliquer à toute échelle. En effet, l'île offrait l'unité spatiale naturelle par excellence, tout comme la cité en proposait une autre, artificielle, celle-ci. La première était l'œuvre de la nature ou de la Providence, la seconde, celle de la société des hommes. La cosmographie de l'humanisme devait en effet osciller entre l'île et la cité comme unités structurantes de la représentation du monde. Le *Insularium illustratum* de Henricus Martellus Germanus, compilé entre 1480 et 1490, tout comme le *Islario general de todas las islas del mundo* de Alonso de Santa Cruz, compilé en 1545, comptent parmi les premières tentatives de décrire l'ensemble du monde à partir du modèle descriptif insulaire; Entre les xv^e et xvi^e siècles, les livres des îles et les livres des cités connurent des développements quasiment parallèles et qui souvent se recourent, comme le suggère l'addition de plans de villes aux cartes des îles dans les insulaires

manuscrits ou imprimés du xv^e au xvii^e siècle, et inversement l'addition de cartes des îles aux plans de villes dans les atlas de villes.

En raison de la diversité des réalités qu'elle désigne, l'île est une entité spatiale difficile à cerner. Les diverses définitions qui en sont proposées sont souvent données par restriction, à travers la détermination de leurs limites. Ainsi, les géographes tendent à aborder les îles par le biais de leurs traits d'insularité spécifiques, en prenant en compte les éléments d'enclavement et d'isolement, de voisinage et de connexité. Les cosmographes de l'humanisme ne mettaient pas en question l'évidence des îles. « Isle est une terre environnée d'eaux de toutes partz. De là vient que toute région qui n'est point jointe avec l'une des trois parties du monde, comme Europe, Asie, ou Affrique, à laquelle on n'y peut aller à pied, est appelée Isle », précisait Sebastian Münster dans sa *Cosmographie universelle* (I, 3). C'est pratiquement la définition que nous retrouvons dans la totalité des cosmographies et des insulaires. Thevet devait y ajouter leur étymologie maritime. Une île est « une terre environnée d'eaux de toutes parts, mais surtout en la mer, d'autant qu'ilz forment l'étymologie du mot *Insula* de *salum*, qui signifie la mer » (GI, vol. I, 6v). Il s'agit d'une étymologie répandue à l'époque, qui reprend celle proposée par Isidore de Séville (« *Insulae dictae quod in salo sint, id est in mari* ». *Étymologies* 13.6).

Les cosmographes du xv^e et du xvi^e siècle s'interrogèrent surtout sur la nature des îles. Ce qui les intriguait davantage, c'était leur variété disparate et protéiforme. La question avait déjà été pleinement formulée dans le *De insulis et earum proprietatibus*, ancêtre direct du genre de l'insulaire composé entre 1385 et 1406 par l'humaniste florentin Domenico Silvestri. Dans ce lexique érudit d'îles et presque îles, conçu comme complément du recueil géographique savant de Boccace, Silvestri mettait l'accent sur la multitude et la variété des îles et consacrait un long passage aux divers processus de leur formation. Il mentionne en premier lieu les îles originelles, celles qui existaient dès la création du monde ou qui naquirent pendant le Déluge. Puis, se référant à une multitude d'auteurs (Platon, Pline, Tite-Live, Quinte-Curce, Eusèbe, Orose, Pétrarque), il traite des îles englouties par l'œuvre des éléments naturels mais surtout de celles qui en résultèrent : des îles détachées du continent par des tremblements de terre ou qui surgirent dans la mer suite à l'éruption des volcans maritimes ; mais aussi les îles alluviales et celles produites par l'érosion des flots, tout comme les îles artificielles, formées par la volonté de l'homme (*De insulis* f. 7v-9r). Nous retrouvons les mêmes idées un siècle et demi plus tard, dans la *Cosmographie* de Münster :

Il y en a eu beaucoup de celles-cy créées dès le commencement du monde, aussi y en a il beaucoup lesquelles par succession de temps sont survenues en la mer, à scavoir, Delos, Rhodes, Alone, Thera, Sicille, Therasie, & autres, & ce pour diverses causes. L'une est, que quand un tremblement de terre se jette en la mer, il se fait en icelle un grand amaz de terre, laquelle, par succession de temps, se lie & unist ensemble, & puis y commencent à croistre des herbes & arbres, & la face d'icelles s'approprie pour estre habitée des hommes. Tout ainsi comme quand les grandz fleuves entrent en la mer, & emmènent avec eux grande quantité de sablon, de laquelle se fait avec le temps une Isle habitable. Aussi quand la mer furieuse frémit continuellement près de la terre, il advient quelquefois qu'elle fait une interruption, & que de la portion qu'elle a arrachée de la terre, s'en fait une Isle... (*Cosmographie universelle*, I, 3).

Pour Münster tout comme pour Silvestri, la variété disparate des îles était liée à la diversité de leur origine. Les générations d'îles invoquées englobent aussi bien les îles originelles ou primordiales que les îles postdiluviennes, façonnées par les éléments naturels, l'activité érosive de la mer ou la brusque éruption des volcans, îles tectoniques ou alluviennes, voire des îles artificielles. Ces espaces d'altérité et de singularité s'intègrent néanmoins dans un dessein universel. L'espace insulaire est un laboratoire d'observation du lent travail de la nature ou de la Providence, les dimensions restreintes du terrain permettant d'observer des transformations qui risqueraient de passer inaperçues sur les étendues uniformes de la terre ferme.

La méditation insulaire allait ainsi s'exprimer par des moyens similaires chez Domenico Silvestri et Sebastian Münster. Pour le premier, l'île sert comme métaphore de la constance des fidèles. Silvestri cite les vers de David « Le Seigneur règne, qu'exulte la terre et que toutes les îles soient dans la joie », pour suggérer que les vrais fidèles sont autant d'îles « attaquées par les vagues autour de l'Église, battue mais pas rompue par les infidèles » (Psaume XCVI, 7-8, 1. *De insulis* f. 7v, 5-7). De son côté, Münster, voit dans les îles une preuve de la présence de la Providence dans la création. Il fait allusion au verset de Job « Qui est-ce qui a renfermé la mer dans ses bords ? » (Job 38.8), pour commenter :

Et certainement nous veions icy une merveilleuse puissance de Dieu, en ce qu'on trouve communément tant de petites Isles, en cette grand mer, lesquelles soustiennent les tempestes & grand flolz d'icelle, & toutefois ne bougent de leur place, & ne sont point noyées de son inondation. Mais le Seigneur luy a mis ses bornes dict le Prophete, lesquelles elle ne peut passer.

Reposant sur des traditions géographiques très anciennes et répondant mieux aux demandes du siècle, la géographie du monde habité l'emporta. Le processus fut lent ; il débuta sous l'égide de Ptolémée, à l'aube du xv^e siècle, avec les longues nomenclatures des cités agencées par régions et par continents, pour aboutir à la *Cosmographie universelle* de Sebastian Münster (1544), œuvre qui proposa une narration globale articulée autour des villes métropolitaines de chaque région, celles-ci s'imposant comme des catégories spatiales dominantes, à contenu politique, historique et ethno-culturel. Le modèle insulaire ne disparaîtra pas pour autant. Se référant à Théopompe et à sa description perdue de la mythique Méropide, l'érudit Thomaso Porcacchi da Castiglione devait proposer de manière programmatique son *Isole più famose del mondo* (1572) comme une cosmographie éclectique et un outil de réflexion sur les origines, la singularité et la variété du monde :

L'Europe, l'Asie et la Libye étaient autant d'îles autour desquelles circulait l'Océan ; en dehors de notre monde existait une terre ferme unie, ou Continent, d'une étendue immense et peuplée de grands animaux ; les hommes qui l'habitaient, avaient une stature double de la nôtre, et la durée de leur vie s'allongeait dans la même proportion. On trouvait chez eux de grandes et nombreuses cités, des fleurs particulières, et des lois tout différentes de celles qui nous régissent... (1572, b3).

La géographie des origines, inhérente au projet cosmographique de l'humanisme, tient à traiter de la singularité et de la variété de la création. Les îles sont le champ d'interrogation sur les origines de la nature, mais aussi de la culture, leur variété

offrant des indices d'une histoire riche en péripéties. Pour les compilateurs des cosmographies maritimes, les îles sont aussi une affaire de connectivité : elles forment les échelles des voyages maritimes qui se multiplient, tressant des réseaux de plus en plus denses. Des éléments de géographie économique, sociale et humaine seront pris en compte dès la fin du xvi^e siècle. La complémentarité, notion jusqu'alors latente, viendra s'ajouter à celles de singularité et de connectivité. La géographie des îles, toujours éclectique et incertaine, se rattache graduellement à la géographie du monde et les îles deviennent une composante de la grande toile des échanges et des communications.

II. Les détroits

Les détroits proposèrent un autre repère naturel pour penser l'espace. Dès l'Antiquité, les Colonnes d'Hercule, le système de l'Hellespont et du Bosphore de Thrace ainsi que le Bosphore Cimmérien (le détroit de Kertch), sont conçus comme des charnières du monde, délimitant les parties qui le composent, l'Afrique, l'Europe et l'Asie. Au cours de l'année 2015-2016 nous avons examiné la place des détroits dans la pensée cosmographique, et en particulier celle des Dardanelles et du Bosphore, *Détroits par excellence*, du fait de leur fonction de carrefour des grandes voies de communication maritime et continentale, et de celle d'assise de cités importantes, telles la légendaire Troie mais surtout de Byzance, appelée par la suite Constantinople, puis Istanbul, capitale des empires.

Le système complexe formé par la confrontation des façades de la Thrace et de l'Asie Mineure, avec la succession de canaux et de bassins marins unissant la mer Égée et la mer Noire, constitue dans la culture géographique antique une articulation centrale du monde, modèle de démarcation terraquée à partir duquel les Grecs imaginèrent l'agencement de leur univers. Du fait de leur étroitesse soudaine et de l'affluence des flots qui s'y déversaient, les détroits en général étaient perçus par les Grecs comme des fleuves maritimes (Dan 2015). Le courant vigoureux qui descendait le Bosphore et l'Hellespont était appréhendé comme un prolongement des grands courants du nord du Pont-Euxin, du Borysthène et surtout du Tanaïs, les actuels fleuves Dniepr et Don. Selon Étienne de Byzance, les Grecs appelaient l'Hellespont « Borysthène », avant la noyade d'Hellé. La fissure du Bosphore et la vallée maritime de l'Hellespont (mais aussi Gibraltar) sont en effet des canaux d'échange entre deux courants, l'un coulant à la surface, l'autre moins abondant et plus chargé de sel qui se meut dans les profondeurs. Leur traversée s'avérait périlleuse et la légende associa leur passage à des mythes ténébreux. Les Colonnes d'Hercule marquaient le passage vers le pays des morts (les îles Fortunées), tandis que l'embouchure nord du Bosphore était obstruée par les Symplégades, ou rochers Cyanées. Il convient d'y ajouter Charybde et Scylla qui guettaient les navigateurs dans le détroit de Rhégion, entre la péninsule italique et la Sicile, détroit aux flots dangereux qui marquait le centre de la Méditerranée.

Dans l'imaginaire grec de la structure du monde, les Détroits jouaient un rôle déterminant. La ligne notionnelle qui naissait dans le Tanaïs traversait le Palus Méotide et le Bosphore Cimmérien, alimentait le Pont-Euxin puis traversait les détroits et

se continuait au sud de la Méditerranée pour rejoindre les bouches du Nil et épouser son cours. À l'embouchure du Nil, cette ligne descendant du nord en croisait une autre, horizontale, qui avait ses origines dans le lointain contrepoids de l'Hellespont à l'extrême occident, les Colonnes d'Hercule. Ainsi, l'intersection de deux lignes notionnelles unissant fleuves et détroits de l'est et de l'ouest, du nord et du sud de la Méditerranée, marquait les limites des parties du monde connu, des « continents ». L'agencement du monde terraqué prenait ainsi en compte les intersections marquantes entre la masse aquatique et la masse continentale, les larges courants maritimes et terrestres qui s'avèrent de la sorte ses principes structurants. Ainsi, au siècle d'Auguste, Pomponius Mela pouvait présenter les détroits comme des contractions de l'élément aquatique, autrement dit des démarcations entre le système des mers successives (*De chorographia* 1 : 6-7), tandis qu'au siècle suivant, Denys d'Alexandrie pouvait inverser ce point de vue, représentant les détroits comme des scissions de la masse continentale, démarcations entre le système des terres successives. L'idée du seuil et de la jonction entre les espaces maritimes et les espaces continentaux devait être mise en valeur lors du déplacement de la capitale de l'Empire romain dans les Détroits. Toujours excessif, le philosophe néoplatonicien Themistius Euphrada célébrerait alors les lieux comme « nombril de la terre entière », « cohésion des deux continents », « lieu de rencontre pour navigateurs et itinérants », « péplum tissé de mer et de terre » (VI, 53c-d).

C'est surtout l'aspect « fluvial », la vigueur naturelle des détroits et l'agitation pérenne de leurs flots qui furent retenus et perpétués dans la pensée géographique médiévale. Isidore de Séville et les cosmographes qui suivent comprennent les détroits comme des phénomènes de mouvement maritime régulier et les traitèrent dans le même chapitre que les marées : « *Fretum* [détroit – littéralement *agitation, tourmente*] est appelé ainsi parce qu'ici la mer bouillonne sans cesse [*ferveat*]; car il est une mer étroite et presque toujours bouillonnante; il est ainsi nommé à cause du bouillonnement des eaux, tel le détroit de Gadès ou celui de Sicile » (*Étymologies* XIII.18.2).

Dès la fin du XI^e siècle, les croisades et l'expansion maritime et coloniale de l'Occident dans le Levant et la mer Noire allaient produire de nouveaux savoirs et engendrer une nouvelle perception de l'espace. À la fin du XII^e siècle, un chanoine de Pise dont le nom s'est perdu s'adonna à la collation systématique de la masse des nouvelles données et produisit un premier ouvrage savant de cosmographie maritime, le *Liber de existentia riveriarum et forma maris nostri Mediterranei*. L'ouvrage, savamment édité par Patrick Gautier Dalché en 1995, est une synthèse dans laquelle les observations empiriques des navigateurs sont enrichies par le savoir des savants sur les lieux. Les Détroits y font l'objet d'un long passage (v. 900-954). L'auteur du *Liber* reconnaît la spécificité du système complexe formé par la succession des canaux et bassins entre les extrémités égéenne et pontique des Détroits, cette mer « tantôt étroite, tantôt large ». Le terme *fretus*, appliqué sans réserve aux détroits de Messine et de Gibraltar, ne lui semble plus suffisant. Il opte pour une terminologie nouvelle dénotant la voie de communication : « *carisius Abidi* » que l'on pourrait rendre par « passage d'Abydos », *carisius* étant un terme rare du pisan médiéval, d'origine arabe, signifiant le canal.

L'accroissement du commerce maritime en Méditerranée et l'intensification des communications avec Constantinople et la mer Noire devaient en effet imposer les détroits comme des repères majeurs dans le système de navigation méditerranéen, « restaurant », en quelque sorte, leur antique stature dans la structure du monde. L'atlas nautique du Génois Petrus Vesconte, dressé en 1313, en est une preuve. L'atlas représente les espaces côtiers de la mer Noire et de la Méditerranée en six cartes marines agencées d'est en ouest, menant de la mer d'Azov et du Bosphore Cimmérien au détroit de Gibraltar. L'ouvrage est articulé autour des détroits qui se situent soit au centre des cartes soit aux extrémités des espaces représentés. Les détroits se répètent dans la succession des cartes, formant des seuils menant de l'une à l'autre, élément signalé dans les légendes descriptives qui accompagnent celles-ci. Ainsi, la carte de la mer d'Azov et de la mer Noire qui ouvre l'atlas est décrite de la manière suivante : « hoc est mare tana cum mare maior eusque ad bucha daveo cum Costantinopoli », *Tana* étant le comptoir majeur des Génois dans la mer d'Azov et la *bucha daveo*, une version corrompue des bouches d'Abydos, des Dardanelles. L'atlas de Vesconte n'est point un cas isolé. La reconnaissance des détroits comme des repères majeurs dans la navigation méditerranéenne fut telle que le XIV^e siècle vit la production de guides de navigation, portant le titre de *Compasso a mostrare a navigare dall'uno stretto all'altro*, tel celui d'Antonio da Uzzano (1442), et de deux autres, œuvres anonymes quasi identiques conservées à Florence.

Ces nouveaux savoirs connurent une vaste diffusion et on vit apparaître entre les XIII^e et XVI^e siècles maintes œuvres combinant de manière souvent inventive la culture pratique des navigateurs commerçants à la culture livresque des savants. On retiendra en particulier le poème cosmographique illustré de l'humaniste marchand Goro Dati, intitulé *La sfera*, composé avant 1435 et très probablement entre 1410 et 1425. Manuel de cosmographie à l'usage de la jeunesse florentine se destinant au commerce maritime, *La sfera* contient un portulan des côtes connues de l'Afrique et de l'Asie méditerranéenne, des îles Fortunées récemment découvertes (les îles Canaries) jusqu'à l'embouchure du fleuve Tanaïs dans le Palus Méotide (la mer d'Azov), frontière conventionnelle entre l'Asie et l'Europe (livre IV). Les stances sommaires de Dati sont accompagnées de cartes marginales, fragments extraits des cartes marines qui circulaient à l'époque. Dans plusieurs exemplaires, ces cartes sont excessivement élaborées, preuve de la place qu'occupaient la cosmographie et la navigation dans la culture de l'humanisme civique du quattrocento.

Tout comme dans l'atlas de Petrus Vesconte, les détroits y détiennent une position structurante ; ils constituent les seuils entre les étapes successives de la représentation. Six des neuf cartes marginales qui illustrent habituellement le périple leur sont consacrées : deux représentant les côtes au-delà et en-deçà de Gibraltar, une les détroits de Messine, et trois les Dardanelles, les Bosphore de Thrace (*strecto di turchia*) et une le Bosphore Cimmérien. Le rôle des détroits dans la charpente du monde terraqué est, en outre, signalé dans la première partie de l'ouvrage, une mappemonde schématique indiquant la division tripartite par le biais de fleuves et détroits. *La sfera* fut publiée sans cartes à Venise, en 1477 ; pour une première carte imprimée du système des Détroits, il faudra attendre l'édition du *Libro di Benedetto Bordone, nel qual si ragione de tutte le isole del mondo* (1528). Dans cette cosmographie insulaire,

la carte des détroits est accompagnée d'une description hydrographique détaillée, tirée des portulans, où l'auteur, se référant à Pline, tient à rationaliser la légende des Symplégades.

Si les Dardanelles et le Bosphore sont des Détroits par excellence, c'est précisément parce qu'ils constituent une jonction majeure entre certaines voies maritimes importantes et la plus grande route continentale des peuples. Ce trait devait affecter leur perception d'un poids politique spécifique. Le passage armé d'un continent à l'autre fut senti dès l'Antiquité comme une étape hautement décisive, susceptible de modifier le cours de l'histoire. Nous devons à Pline puis au cosmographe du iv^e siècle de notre ère, Caius Solin, une description des Détroits perçus comme un seuil contesté par des armées venant de l'Orient ou de l'Occident :

... L'entrée de ce détroit s'appelle Hellespont ; c'est la que Xerxès, roi de Perse, ayant jeté un pont de vaisseaux, fit passer son armée. De ce point s'allonge un mince bras de mer dans un espace de 86 000 pas jusqu'à Priape, ville d'Asie, où prit terre Alexandre le Grand ; à partir de cet endroit, la mer s'élargit pour se resserrer de nouveau ; la partie large s'appelle Propontide, le nouveau détroit, Bosphore de Thrace ; il est large de 500 pas ; Darius, père de Xerxès, y jeta un pont sur lequel ses troupes passèrent. La longueur entière depuis l'Hellespont est de 239 000 pas... (*Histoire naturelle* IV.75-76).

Seuils spatiaux, perçus en même temps comme des seuils historiques, les Détroits formaient une limite dont la transgression devenait un geste géopolitique de portée universelle. Une approche similaire inspire les perceptions des Détroits au temps de l'arrivée des Turcs Ottomans en Europe. Vers 1420, l'humaniste florentin Christoforo Buondelmonti ajoutait à sa description des îles de l'Archipel une description et une carte de l'Hellespont. Le canal est décrit comme une frontière naturelle entre l'Asie et l'Europe, contestée à plusieurs reprises au cours de l'histoire, d'abord par les armées des Perses allant conquérir l'occident, puis revendiquée par Athéniens et Spartiates à la fin de la guerre du Péloponnèse, ensuite par les Macédoniens, partant à la conquête de l'orient et, finalement, par les Ottomans. Buondelmonti regrette l'alliance entre Suleyman fils d'Ohran et Jean VI Cantacuzène, qui permit aux Turcs de s'installer sur les rives européennes des Détroits et de s'emparer de Gallipoli en 1354.

L'avancée et les conquêtes des Turcs Ottomans devaient préoccuper le pape cosmographe, Enea Silvio Piccolomini (Pie II) *De Europa* (1458) et *Asia* (1461). Leur origine asiatique et leurs mœurs féroces et barbares feront l'objet de longues analyses dans les ouvrages géographiques du pontife, qui présente la chute définitive de Byzance comme un tournant de l'histoire, marqueur d'une étape historique nouvelle. Plus que la prise de Gallipoli, qui rendait les Ottomans maîtres de l'Hellespont, c'est la prise de Constantinople et le contrôle militaire du Bosphore qui allaient l'inquiéter. Dans son célèbre discours sur la chute de Constantinople (*Constantinopolitana clades, 15 oct. 1454*), Enea Silvio insistera sur l'importance géopolitique de la possession des Détroits. Pour alerter les princes de l'Occident sur le grand danger – à la fois économique et militaire – que représentait pour la chrétienté le contrôle ottoman de la charnière du monde, il présentera les Détroits comme un seuil stratégique ravi à la Chrétienté par l'Islam.

La politisation des détroits faisait partie d'un vaste programme d'élaborations qui visait à activer un héritage impérial et à convertir les espaces naturels en espaces de

pouvoir. La perception des Continents comme des catégories spatiales dominantes devait affecter les Détroits et les transformer en frontière, les investissant ainsi d'une signification historique, voire politique et culturelle. Le processus de politisation des Détroits serait accéléré. Après la conquête ottomane de Constantinople et tout le long du XVI^e siècle, la peur du Turc prédomina. Le seul nom du Bosphore suffit désormais à susciter l'effroi, car il désignait les eaux troubles qui entouraient le siège du grand ennemi. Le climat de mauvais augure avait gagné la sphère publique, il avait même contaminé œuvres littéraires et représentations cartographiques. Grâce à un choix habile de citations, Abraham Ortelius devait résumer dans son atlas les couches successives de sens déposées aux détroits : « Pollion l'appelle *bastille du Pont* ; Orose *prince des nations* ; Festus, *seconde forteresse du monde romain* ; Procope, *château de l'Europe et rempart contre l'Asie* ; Themistius, *entrepôt de magnificence* ; et Ovide, *ample vestibule des mers jumelées* » (1595, p. 560).

Ouvrages cités

- Benedetto Bordone, *Libro di Benedetto Bordone, nel qual si ragione de tutte le isole del mondo*, Venise, N. d'Aristotle detto Zoppino, 1528.
- Christoforo Buondelmonti, *Description des îles de l'Archipel par Christophe Buondelmonti, version grecque par un anonyme, publiée d'après le manuscrit du sérail avec une traduction française et un commentaire par Émile Legrand*, Paris, Leroux, 1897.
- Anca Dan, « Grecs et Perses sur les détroits: le démon enchaîné et la démesure du grand roi », *Ancient West and East*, 14 (2015), 191-235.
- Goro Dati, « la sfera », Bibliothèque nationale de Finlande, Helsinki, MS N. Mscr. 3.
- Denys le Périégète, traduit par Priscien. Édition et traduction française par E. F. Corpet, Poésies de Priscien*, Paris, Panckoucke, 1845.
- Patrick Gautier Dalché (éd.), *Carte marine et portulan au XI^e siècle. Le Liber de existentiis riveriarum et forma maris nostri mediterranei*, Rome, École française de Rome, 1995.
- Giovanni di Bernardo d'Antonio da Uzzano, « Compasso a mostrare a navigare dall'uno stretto all'altro », 1440, dans G. F. Pagnini, *Della decima e delle gravezze imposte dal Comune di Firenze*, vol. IV (*Pratica della mercatura*), livre II, Lisbonne et Lucca, 1766, p. 196-284.
- Isidore de Séville, *Étymologies. Livre XIV (La Terre)*, texte établi et traduit par Olga Spevak, Paris, Les Belles Lettres, 2011.
- Pomponius Mela, *Chorographie*, texte établi et traduit par Alain Silberman Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- Sebastian Münster, *Cosmographie universelle*, Bâle, H. Petri, 1552
- Abraham Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, C. Plantin, 1595.
- Enea Silvio Piccolomini, *Cosmographia Pii Papae in Asiae & Europae eleganti descriptione... Impressa... per Henricum Stephanum... Parrhisii... sumpt. eiusdem Henrici & Ioannis Hongóti... 1509*.
- Enea Silvio Piccolomini, *The oration « Constantinopolitana clades » of Enea Silvio Piccolomini (15 October 1454, Frankfurt): Orations of Enea Silvio Piccolomini (Pius II) before the pontificate*; Michael Cotta-Schönberg (éd.), 17, 2^e éd. 2015.
- Pline l'ancien, *Histoire naturelle. Livre IV*, texte établi et traduit par Alain Silberman et Hubert Zehnacker, Paris, Les Belles Lettres, 2015.
- Thomaso Porcacchi, *L'isole più famose del mondo descritte da Thomaso Porcacchi da Castiglione Arretino et intagliate da Girolamo Porro Padovano...*, Venetia, 1572.

- Alonso de Santa Cruz, *Islario general de todas las islas del mundo por alonso de Santa Cruz, cosmographo mayor de Carlos I de Espana*, Madrid, Biblioteca Nacional de España, Res. Ms. 38.
- Domenico Silvestri, *De insulis et earum proprietatibus*, 1385-1406, Biblioteca Nazionale universitaria di Torino ms I. III. 12.
- Caïus Julius Solinus, *Polyhistor, trad. pour la première fois en français par M. A. Agnant...*, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1847.
- Themistius Euphrada, *Themistii Orationes*, G. Dindorf (éd.), Leipzig, 1832.
- André Thevet, *Le grand Insulaire et pilotage d'André Thevet, Angoumois, cosmographe du Roy, dans lequel sont contenus plusieurs plants d'isles habitées et deshitées et description d'icelles* (1586), 2 vol. , Bibliothèque nationale de France, Ms. Français 1545.
- Petrus Vesconte, atlas nautique dressé en 1313, Bibliothèque nationale de France, Cartes et Plans, Rés. Ge DD 687.